Les grands projets communs 2eme partie

Les zones du dehors de l'état d'urgence : zones hors droit. Et zones du dehors offensives ou zone à défendre, les mouvements sociaux et Nuits debout.



Nuits debout Paris, printemps social 2016.

2^e partie

Zone du dedans et sa société sans air ; dépossession de la ville, ses conséquences et son mode opératoire : l'état d'urgence. Technopole et sa production de zones du dehors : zones hors droit. Et zones du dehors offensives ou zone à défendre.



On nous arrache de la ville et des quartiers populaires comme on arrache les arbres. « On abat les hommes comme on abat les arbres », à Sivens, place Taskim et dans les quartiers populaires.

« Les quartiers de nos villes, qui du point de vue de l'urbanisme n'existent plus, mais que rien (à part peut-être la police) ne nous empêche de tenter de vivre comme tels. La lutte ne défend pas un territoire qui la précède. Elle le fait exister, le construit, lui donne une consistance

(...)

[La mégapole et la technopole], comme la ligne à grande vitesse sont de l'idéologie matérialisée. La concrétisation, faite de ciment, d'acier et d'uniformes bleus, d'une conception du monde qui nous est absolument étrangère mais que nous ne pouvons pas nous permettre de ne pas comprendre ... »

A

Jusqu'à la grande expansion urbaine du milieu du XX^e siècle, les sociétés industrielles se caractérisaient par l'affrontement de l'avenir et du passé : géographiquement, cela se traduisait par le contraste entre la ville et la campagne. A la veille du second conflit mondial, le centre des métropoles flamboyait déjà des lueurs du néon et l'océan des autos commençait à déferler dans les rues mais avec ses pauvres, ses mendiants, ses sans abri sans cesse renouvelés et ses masses : le peuple.

Ces villes, un monde créé par l'humain, qui, politiquement, pétrifiait ses rêves en flèches et en colonnes, en labyrinthes qui s'enroulaient autour des centres du pouvoir : clochers et palais glacés. Rêves pétrifiés en monuments, en places et avenues, mais aussi rêves concrétisés en vies meilleures, en liberté, en incluant des masses paysannes fuyant, comme les étrangers, la misère et la tyrannie, un monde déstructuré par les colonisations intérieures et extérieures². La ville des hommes et des femmes, des gens et des foules était un ensemble bien défini par ses remparts ou par ses boulevards ; toute chose, comme ses rues, y avait un sens social politique qui menait au centre géographique et politique et aux conflits avec ce *centre* que sont la mémoire de la vie sociale, l'histoire sociale, et celle des luttes, grèves, insurrection et parfois la révolution. Fruit d'une autre nature, une nature humaine, cette ville qui n'était pas encore celle des autos, mais la ville avec des individus, du peuple et leurs paroles, le cœur en était un forum et non un parking.

¹ Cité plus haut, *No-Tav* Echos de Lyon et de Milan, 2012-2014.

² Province (Provence) vient du latin provincia de vincere: vaincre. Bien avant l'Afrique ou les Amériques, en 1213, le territoire conquis, en France actuelle, est assujetti aux lois romaines et administré par un gouverneur. Et c'est tout le territoire de France qui sera progressivement colonisé par Paris.



Un temps passé, « un univers magique où tout était vivant, significatif, et où l'homme ignorait la malédiction du travail et du temps³ ».

A l'échelle humaine, la ville dans la campagne, les poches d'urbanité dans la verte immensité, c'est deux mondes antithétiques mais ainsi aussi complémentaires. C'est la verte immensité, la nature, qui donne son prix à l'univers clos construit dans la pierre; et c'est l'univers fermé et artificiel qu'est la ville, qui fait la

valeur de l'étendue changeante de la campagne qui l'assiège. Que la nature est belle pour le citadin! Que la culture urbaine brille pour le rural! A l'apogée de la mitoyenneté de ces deux espaces, jamais il ne nous a été ainsi donné de changer de monde, aussi facilement, à quelques minutes de train ou d'auto. Jamais nous n'avions pu ainsi jouer sur les deux tableaux, donner deux dimensions à notre pensée et à notre vie. Mais ce qui n'était qu'un instant, est passé, et ce qui pouvait être les éléments d'une décision, de changer de monde, changer de forme-de-vie, n'est plus qu'un témoignage sur ce qui fut, même imparfait. La ville lieu de refuge, lieu des luttes politiques et sociales, pouvait être, là aussi, l'élément d'une décision. Mais déjà, entre la ville et la campagne, commençait à proliférer ce qui n'a pas de nom : les limbes incertains de la banlieue qui n'est ni ville ni campagne, ni nature ni culture, mais un chantier, un front qui avance très vite, au pas de l'industrialisation. Un front qui prend une autre forme, absolument nouvelle, avec la ville moderne, celle des banlieues et des cités-dortoir, où les résidents pour la plupart immigrés, ou d'origines migratoires, réduits à des acteurs ethnicisés « folkloriques » négatifs, récipiendaire du racisme et de la haine du bon citoyen de la ville moderne (et un éloignement géographique salutaire pour le bon citoyen).

В

Les villes meurent aussi. Mais aujourd'hui le passé, habité, populaire, humanisé, présent semble étonnamment toxique puisque, sans prévenir, on détruit, on efface des quartiers et les villes, pierre par pierre jusqu'aux racines du « mal », jusqu'à ce que la mémoire déserte. —Désertion construite par ceux qui fabriquent notre absence, ce brouillage permanent par la politique médiatique. L'histoire se sédimente, dit-on, dans l'architecture: or l'architecture contemporaine est l'organisation de l'oubli; dans la société actuelle, elle divise, disperse la population, vide la substance de la mémoire collective. Une manière de détruire, par omission, la disparition ou l'absence, la mémoire, l'histoire et l'affect de chacun, l'histoire commune, le *nous*, le peuple, l'humain. Alors que c'est cette histoire commune, et non le centralisme bourgeois, qui est le centre. Le centre (historique, social) est premier et tout le reste en dépend. En l'absence de centre (sans la mémoire collective) le vide (ainsi créé) légitime le vide et délégitime toute présence du *nous*, du peuple, des gens, des déclassés de toute idée de puissance. L'histoire aux oubliettes, et, avec elle,

_

³ Bernard Charbonneau, *Le jardin de Babylone*. 1969. Editions de l'Encyclopédie des Nuisances. 2002.

« la *perspective* qu'elle offre (les lieux de mémoire sont devenus indispensables au moment où le sentiment de l'histoire s'atténuait) — et la dure réalité qu'elle nous renvoie, dont nous sommes (devrions être) *retournés*. Déclassement, nouvel exil de masse, la ville à l'échelle humaine disparaît avec le *nous* et la condition de passager —sans rapport avec le voyage— s'universalise. Pour obtenir ce résultat urbanicide il fallait créer un vide suffisant autour de l'individu, avoir créé entre les êtres un espace assez déserté. La néo-ville est la ville morte libérée de l'emprise du centre/mémoire, du carcan des masses populaires. La néo-ville rompt avec ce cycle « destructeur » de la dépendance de cette puissance : soumise aux besoins et moyens de la finance, ce pouvoir qui abomine tout centre, qui se regarde regardé par lui-même. Où même les centres-villes historiques ceux de la petite et grande bourgeoisie ont été déclassés, ces espaces conservateurs n'étant plus le centre, ni de l'histoire, ni de la puissance, ni du pouvoir.

La technopole, cette concrétion de l'idéologie et du pouvoir technique, ne peut être que sans centre. La technopole est la mégapole gagnée par les technologies dites « innovantes », « écologiques », « intelligentes » et « branchés ». Et si le conservateur, le bourgeois, tourné essentiellement vers le passé, au pouvoir illusoire, maintient une enclave du passé dans la technopole ennemie, une sorte de dernier bastion bourgeois, c'est une concession qui lui est faite en contrepartie de son silence et de sa passivité, puisque la technopole lui offre quiétude et vengeance : les masses crasseuses et les prolétaires sont enfin boutés hors de la ville. Cette haine vieille de plusieurs siècles envers la ville sociale, la présence d'une population, immigrée ou non, turbulente, vivante, avec ses fêtes, ses rites et ses désordres, cette haine trouve enfin là son épilogue heureux pour le conservateur. Et c'est la technopole qui sacrifie à cette vieille revendication bourgeoise.



Photo: *TD Architects*. Un architecte néerlandais a imaginé une île qui serait située entre la Tunisie et l'Italie. Les migrants y seraient accueillis.

NOTE: Le pays serait "doté de sa propre constitution, sa propre économie et son propre système social", explique-t-il au Washington Post. Sur le plan, l'architecte prévoit une mosquée, un stade de football ou encore une université. Chacun de ces endroits porte le nom d'une capitale européenne.

Il n'est plus question d'entrer dans la néo-ville « intelligente », sans en être affecté, sans s'y sentir étranger. Une fortification sans murs mais pas pour

autant sans techniques et stratégies défensives, qui dissuade tout séjour plus long que le temps du shopping et des emplettes. Sauf pour une « élite » de passagers esclaves du Spectacle-marchandise, atteinte de cette dégradation d'Alzheimer d'un autre type.

C

Ainsi le programme du système de gouvernement technique est de passer à l'organisation de l'ordre total : d'offrir la sécurité totale imposée comme alternative psychologique à toute personne, comme marchandise et comme « offres compensatoires » et « participative » aux travailleurs-consommeurs pour leur perte de la ville. La technologie dite intelligente ferait état d'une certaine psychologie, et leur procurerait un sentiment de sécurité participative car « la fonctionnalité des smartphones ouvre

⁴ Nathalie Quintane. *Les années 10*. La Fabrique. 2014.

la voie à des infinis d'usages nouveaux y compris dans les relations entre les collectivités et leurs usagers, toujours en demande de réactivité immédiate. (...) L'appli officielle de la Ville de Lyon franchit un cap avec ses nouveaux e-services disponibles (...) Réactif : un dépôt sauvage au coin de ma rue ? Un tag injurieux sur ma façade ? Un lampadaire cassé ? Vite, mon appli de Lyon⁵ ». Ah la vieille délation modernisée !

C'est un système qui se veut total, contrôle total qui gratifie à l'homme des services divers et variés pour le prix du monde dont il a été privé. Car l'ordre total est aussi la fin de la ville, agrémentée d'une « responsabilité éthique » envers l'environment et le patrimoine qui s'illustre dans la « recréation » de la biodiversité en milieu artificiel, ou la « re-création » de la ville traditionnelle par Disney ou Ikéa (nous y reviendrons plus loin).

D

On a su, on a lu, l'assassinat de Paris. On voit la destruction des villes. Et la haine planétarisée qui suinte de ses destructions est la haine envers le social et les masses, la victoire de la marchandiseargent et des choses contre l'humain, l'imprévisible, le vivant, l'aléatoire. Et contrairement au XIX^e siècle, la technopole a maintenant la puissance et la force frappe pour planifier cette haine et réaliser la vieille vengeance bourgeoise à l'encontre du prolétaire, vengeance qu'elle élargit à l'ensemble du vivant, qu'il faut domestiquer, contrôler, breveter, catégoriser pour mieux le dominer et le tuer (haine de la nature). Pas besoin de complot, l'opportunité seule permet d'avancer l'horloge technocratique de la dépossession. Et quelle aubaine, pour lui, le terrorisme actuel!



(Les confluences)

« On en vient à se demander si la vallée est militarisée pour défendre un chantier ou si ce chantier, à première vue insensé, ne sert pas avant tout de prétexte à la mise en ordre de la vallée. On ne sait plus qui obéit et qui commande. Et il en sera toujours plus ainsi, à mesure que la politique et l'économie, abstractions somme toute assez récentes, fusionnent au sein de chaque dispositif, à mesure que le gouvernement des hommes se confond avec l'administration des choses⁶. »

⁵ Lyon citoyen, juillet/août 2016. N° 148.

⁶ No-Tav Echos de Lyon et de Milan, cité plus haut.

Nous sommes probablement arrivés au terme de la division par ko: division entre la ville et la campagne, division entre la ville et ses habitants, division au sein même du travail, atomisation du social, social renvoyé à son invisibilité dans le champ de la néo-ville sans plus aucune rue pour déambuler car la néo-ville essentiellement conçue pour les flux d'automobiles et de marchandises. —Une atomisation du social démentie par ce long printemps 2016, qui n'était en rien dû au réchauffement climatique—. L'artificialisation de notre vie et de notre univers dans sa forme la plus avancé, la technopole apparaît sans lien social ni historique, hors sol donc sans racines. Un espace ni géographique (ici la géographie physique disparaît), ni d'origine humaine puisque sortie du disque dur d'un technocrate ou de la robotique.

Un fascisme sans dictateur, sans son culte de la personnalité, sans même de personnalité, avec les nouveaux marchés de la sécurité, des techno-sciences et des neurosciences qui bouclent la boucle du contrôle de soi et de la dépossession totale de la ville et du moi. En si peu de temps, on croit même cauchemarder, se sont multipliés les signes d'un nouvel ordre militarisé, où le shopping sécurisé est devenu le dispositif et l'« authentique essence » de la vie urbaine, où l'infrastructure même de la société est pensée, conçue et gérée par les Marques marchandes, et où l'infrastructure sont les premiers solides à se dissoudre dans cet ordre de la technologie, on ne sait plus qui obéit et qui commande, à mesure que la politique et l'économie, abstractions somme toute assez récentes, fusionnent au sein de chaque dispositif, à mesure que le *gouvernement des hommes se confond avec l'administration des choses* dans l'opulence de la démocratie de synthèse.

La technopole ville-totale : la zone du dedans, le tout sans centre,

 \mathbf{E}



La néo-ville, d'abord la mégapole, puis la technopole actuelle envahit la ville en la détruisant, tel un cancer, elle est l'idée technique d'une ville qui s'est éloignée de la « ville » où « l'économie fournit la méthode, mais l'enjeu est de changer le cœur et l'âme. » disait, en 1988, Margaret Thatcher, ce que ne contredira pas Emmanuel Macron. Amador Fernandez-Savatier (du mouvement Podemos) dira qu'il s'agit de « redéfinir radicalement les formes de vie (...) Sous cet angle, la crise constitue le moment idéal pour la mise en œuvre d'un processus de "destruction créatrice" de tout ce qui, dans les institutions, le lien social et les subjectivités, fait obstacle ou défie la logique de la croissance et du rendement à l'infini — qu'il s'agisse de vestiges de l'État-providence, d'initiatives organisées ou spontanées de solidarité ou d'entraide, de valeurs non compétitives ou non productivistes, etc. Détruire ou privatiser tous les servies publics de protection sociale-et déprimer les salariés, c'est encourager l'endettement et la lutte au coude à coude pour la survie. Il en ressort un type d'individu pour lequel l'existence est une tentative constante d'auto-

valorisation. La vie entière se transforme en travail⁷. » « Ceci n'est pas du social » comme « ceci

⁷ *Podemos, ou la quadrature du cercle*. A Contretemps : http://acontretemps.org/spip.php?article595.

n'est pas une ville » : ville, campagne, travail, même combat. La ville historique, sa puissance perdue, ne se consacre maintenant qu'à son apparence, qui n'est pas le produit d'hommes et de femmes, mais un décor blanchi qui a l'aspect du neuf qu'il n'avait jamais eu : on blanchit hier comme on blanchit l'histoire. Le milieu de vie, l'espace commun, le commun accaparé : on y abolit le temps et la mémoire n'est qu'un rêve. La mémoire justement est bien la préoccupation principale de la technopole et de son mouvement permanent, de destruction-construction, mais sa consommation-consumation, au gré du shopping, garantissent une amnésie instantanée. On consomme, on tire la chasse d'eau.



Ex-prison St Paul. Ceci n'est pas une prison.

CCLY: Lyon Catholic Univerty Campus Saint Paul est en réalité l'ex-prison Saint Paul. La mémoire justement est bien la préoccupation principale de la technopole, sa structure même garantit une amnésie instantanée, un effacement de la mémoire, celle du négatif, des bannis, des damnés de la terre. On le voit dans les pierres et le bâti mis sous verre de l'ex-prison St Paul, où le négatif de la société, était, il y a encore peu de temps de cela surveillé, puni et suicidés. *Il carcere é une merda*. Tag jouxtant la prison des femmes à Venise.

La ville muséifiée, la mémoire détruite, ce lieu commun n'en reste pas moins une coquille vide de boutiquiers en souvenir-que-l'on-apas-et-l'on-a-jamais-eu pour le

passager ce consommateur-nomade du nouveau monde qu'on appelle aussi touriste, mélangés aux hommes et femmes d'affaires qui traversent la technopole où prolifèrent hôtels, bureaux, espaces restauration et commerces de luxe. On n'y vit pas, on est des passants satisfaits-insatisfaits. Tout n'est que dispositif essentiellement de contrôle, de données, de jeu. Tout n'est que passivité. Hôtels, bureaux, espaces de restauration, places et commerces de luxe, sont le fruit d'un calcul simple, et de l'organisation du vide par, étape préalable, la démassification de quartiers entier, et le contrôle du vide par dépossession du milieu et des différentes formes de vie. Ainsi surgit la conception technocratique de la « ville » postindustrielle et post-populationnelle, la malédiction de l'espace public enfin conjurée dans la rencontre, en « ville » du centrifuge et du post-existentiel.



Ville-totale

Maintenir l'ordre n'a jamais voulu dire empêcher la circulation mais au contraire réguler et sélectionner ce qui se meut.

Cette modernité *sanitarisée*, qui conditionne le lieu d'éternité à sa propre amnésie, constitue un fascisme dilué aux signes prudemment estompés. Car, de fait, la sécurité absolue, le contrôle total promis, consistent en la dépossession globale de toute population et de tout individu : la perte de liberté pour toujours-plus-de-sécurité, sordide marchandage. L'élu de la technopole, cette élite sans

centre, est ainsi libéré de l'esclavage de la mémoire, de la camisole de force de la rue et des masses vivantes, par les marteaux-piqueurs et les bulldozers qui efface le lieu connu et instille le doute sur où l'on est, la matraque, les grenades lacrymogènes et celles de dés-encerclement (pour dés-encercler quoi ?) dessinent le cadre (mais le cadre de quoi, le cadre de vie ?). Tout un agencement technicien *fait exister ce cadre, le construit, lui donne une consistance*. Car ce n'est pas une gradation supplémentaire sur l'échelle de la répression, mais bien une mise en condition d'un nouveau régime, la mise en place des conditions indispensables à sa gouvernance, qui signe le triomphe du spectacle de la sécurité totale, ce calme affolant obtenu par l'évacuation de la voie publique, sa requalification dans les faits en voie privée, où la seule activité admissible et concevable, pour les « comportementalisés » qui y circulent, est d'y faire ses courses, catégorisées en *publics-cibles* au profit d'usages commerciaux. Carte bancaire, la dépossession sécurisée. Nouvel ordre, autre régime.



Jean Nouvel Nouvel ordre

Ce lieu-régime de circonstanciel se révèle n'être qu'un univers concentrationnaire, parfois dessiné en fan zone, un jeu pour cette « élite » et cette « foule » de prisonniers, accros de l'ordre et de la sécurité. Une Fan zone qui leur est accordée en récompense à leur adhésion sacrificielle de la perte de nouvelles libertés ; mais une fan zone-sécurité où les armes des gardiens sont pointées à la fois vers l'extérieur et vers l'intérieur, vers cette « élite » et cette

« foule », de prisonniers consentants, tout comme les canons sur les remparts des villes du XIX^e étaient tournés à la fois vers l'extérieur et vers l'intérieur. Une *fan zone* panoptique patriotique. La dépossession consentante, démocratie oblige, (im)pose aujourd'hui ce choix entre l'ordre-sécurité et liberté et le vivant. Mais le choix est fait pour nous et, en retour, si l'organisation moderne de l'ordre assure à l'« élite » et à la « foule » le *superflu* en la privant du *nécessaire*, elle prive en contrepartie les masses précarisées, ce peuple de *superflues* du *nécessaire* : une dépossession par accumulation de dépossessions, où le privé (le privatif) dévore le public par et pour l'*opportunité* de se faire de l'argent. Derrière cela, ni pensée, ni philosophie, ni théorie, ni complot.

La méga-technopole sans air est la matrice du 3^e millénaire: le climat est climatisé, est idéologiquement à la fois souple et répressif: une forme de contre-insurrection permanente. L'étranger? Puisque, dorénavant chacun est étranger dans son propre monde puisqu'il n'est dorénavant plus possible de l'habiter. Avec l'obligation de se conformer à des modèles de comportement, d'être (soumission) et d'avoir (consommation), avec une persistance des lieux communs, certes, mais gérés et gouvernés comme des espaces privés, une transformation en profondeur par la poursuite des dispositifs coloniaux, qui ont toujours été violents et, sans cesse actualisés depuis 500 ans, et les bûchers pour les femmes et les hérétiques, des espaces transfigurés, avec le paysage décomposé, les ruines des chantiers, l'habitat traditionnel disparu et les masses humaines désignées comme infâmes, sales et barbares, un gibier pour la police ou les vigiles, pour le travail ou pour le passeur, ou pour le marchand de taudis.

La vie en ville ? Mais pour quelle vie et dans quelle ville ? La vie, comme la ville maintenant, est méprisée par l'individu moderne, ce pionnier aventurier cool, héros et passager de la mégapole, avide de « dérive » et chasseur de Pokémon, féru de « mobilité », autrement dit de flexibilité au travail. Cet individu est néanmoins indispensable à la néo-cité, car c'est lui qui donne le change



contre la liberté troquée et tronquée, les mœurs des peuples, que l'on voudrait perdus, sont tombés en obsolescence et la liberté de chacun se perd dans la méga-technopole, où chacun est sondé, profilé en permanence, numérisé en chiffres, données commerciales et *big data*.

Immeuble confluence : éco-branché.

La néo-ville est une marchandise, non seulement par le maillage des commerces de la vieille villepiétonnière-historique marchande et touristique, mais aussi par sa nature-structure et ses infrastructures dévastatrices, toujours en renouvellement consommable-consumée comme le montre le surdéveloppement des méga-centres commerciaux qui s'entre dévorent. Des méga-centres commerciaux et véritables néo-villes où l'on n'est qu'un flux, un passager. Dans nos néo-villes le flux est essentiel : flux à haut débit du réseau transmarchandise. transport des marchandises, importations

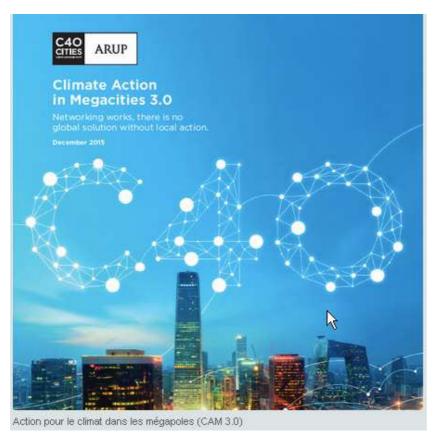
exportations, flux du passager-consommateur. La frontière a fini par disparaître entre mégapole et marchandise, entre mégapole et méga-centre commercial, la confusion est totale dans la logique marchande *expansive* et *intrusive*, horizontale et verticale, où elle trouve sa *reproductivité*, par le biais du contrôle et du sondage de nos comportements afin de connaître et se saisir de toutes nos émotions et tous nos désirs, certes! Mais sa reproductivité est aussi un provisoire permanent, renouvelable car à consommer: la néo-ville et le méga-centre commercial meurent et renaissent, et toutes frontières s'estompent ou se dissolvent dans l'espace-temps de la logistique qui annule les distances, et détruit toute différence. —Tout blocage leur est fatal, et celui-ci est avant tout inscrit en eux-mêmes comme tout système hautement technologique, hautement complexe.

Il est un autre aspect de la ville-marchandise, la ville comme marchandise incarnée, comme marchandise qui prend chair. Cet aspect se retrouve dans les faiseurs de ville, dont Ikéa⁸, bien connu pour l'uniformisation des intérieurs, son mobilier et sa déco décontractés, et bien entendu,

_

⁸ Mainmise sur les villes, film documentaire de Claire Laborey: Où en est la démocratie urbaine? De Paris à Istanbul en passant par Berlin ou Copenhague, ce film interroge la manière dont se construit la ville et la place qu'y occupent les citoyens. Ces dernières années, partout en Europe, des milliers d'habitants sont descendus dans la rue pour remettre en cause la représentation politique, mais aussi défendre le droit à l'espace urbain. L'hyperurbanisation à coup de bulldozer et les expropriations massives imposées par les autorités publiques stambouliotes expliquent en partie la révolte de la place Taksim. Plus près de nous, l'installation d'un Ikea dans le centre-ville de Hambourg ou la construction d'un gigantesque centre commercial, portée par Auchan pour le projet du Grand Paris, arrangent les pouvoirs publics, qui n'ont plus les moyens d'investir dans l'espace urbain. Ces exemples charrient leur lot d'interrogations sur l'état de la démocratie urbaine aujourd'hui : comment la ville se transforme-t-elle et quelle place y occupent les citoyens? Les habitants ont-ils leur mot à dire face aux technocrates, politiques, urbanistes et promoteurs qui façonnent les métropoles ? http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/47518_1

originales; mais également promoteur de construction et aménageur d'immobilier et d'éco-quartier, promoteur d'un nouveau modèle de la « ville » et de rénovation des quartiers populaires, sans le populaire, cela va de soi, avec son centre médical, ses logements, sa crèche et ses bureaux, ses restaurants et ses lieux ludiques. La « ville », comme le mobilier, comme la décoration, comme les méga-centres commerciaux, est une marchandise que l'on consomme et consume. Ainsi le naming, le sponsoring, le soutien d'une institution publique (mairie, région etc.) par une marque commerciale, colonise l'espace, arrache l'espace public pour le privé : espace public contrôlé par le privé, ce nouveau modèle de « ville » adapté à l'économie, se veut antiSDF, anti-artistes de rue, anti-mendiants, anti-skater, anti-contestation, le tout entretenu, contrôlé, surveillé et financé par des grandes marques. A l'antique ville marchande succède, maintenant la moderne-ville marquée⁹, et les exemples sont beaucoup trop nombreux pour penser qu'il ne s'agit que d'une exception¹⁰.



L'espace public est devenu privé (d'hommes et d'habitants). Cette fusion de l'embellissement stratégique d'Haussmann, grand marché mondialisé de la sanification¹¹, est maintenant représentée par le C40, le Cities Climate Leadership Group. C'est le plus grand réseau mondial de méga-technopoles créé 2005¹², il représentait ensemble 650 millions de citoyens et 25% du PIB mondial, mais aussi 70% des émissions de gaz à effet de serre. Les partenaires (privés) de ce groupe sont pour beaucoup spécialisés dans les technologies « innovantes », l'intelligence l'écologie, artificielle. sécurité. Mais on également la Banque Mondiale, l'Institut pour la politique des transports et le développement

(ITDP), la MasterCard, et Siemens dont le secteur Infrastructure et villes, qui compte près de 90 000 employés, se concentre sur les technologies d'infrastructures durables et intelligentes, et propose offre, entre autres, des produits, des systèmes et des solutions pour la gestion intelligente de la circulation, le transport ferroviaire, les réseaux intelligents, la distribution d'énergie, les bâtiments écoénergétiques et la sécurité. Toute une gamme de produits et de services que la maire de Paris, Anne Hidalgo résumera ainsi dans le cadre du C40 à Rio: « Qu'il s'agisse du défi climatique, de l'inclusion sociale ou de l'accueil des réfugiés, nos villes sont en première ligne et plus que jamais, nous avons besoin d'unir nos forces »¹³.

⁹ B. D. tout doit disparaître: http://www.sousrealisme.org/canal-historique/tout-doit-disparaitre/

¹⁰ Ainsi, en 2005, la ville Clark (Texas, Etats-Unis), fut rebaptisée par la marque de l'entreprise DISH (tout en majuscule) par la communauté, après un accord commercial avec la société de télévision par satellite, DISH. En échange de ce naming, les résidents allaient pouvoir recevoir gratuitement pendant dix ans les chaînes de télévision par satellite proposées par l'entreprise, ainsi qu'un magnétoscope numérique.

¹¹ Terme d'origine anglaise.

¹² Il rassemble 85 villes: New York, San Francisco, Vancouver, Londres, Moscou, Rome, Milan, Athènes, Séoul, Bombay, Djakarta, Melbourne, Hong-Kong, Pékin, Sao Paulo, Buenos Aires, Le Cap, Le Caire, etc. Son siège est à Londres.

¹³ Déclaration faite lors des J.O. à Rio, en août 2016.





EuropaCity. Le temps vécu n'a pas cours ici.

Ce fabuleux monde moderne, cet espace public géré comme une surface Ikéa, un parc Disneyland ou le C40. Ce fabuleux monde moderne où se développes les B.I.D. (Business Improvement District) des établissements financiers : des quartiers entièrement privés et transformés en espaces de luxe. Une vision du monde sans humanité incarnée par EuropaCity (« la ville du désir » selon Sarkozy, « un modèle de ville » selon Valls), la future « cathédrale » dédiée à la consommation de loisirs à quelques kilomètres de Paris¹⁴, que le géant de la distribution Auchan envisage d'ouvrir en 2024. Un méga-centre de 80 hectares mêlant commerces, loisirs et offre culturelle (sic), et où les dernières terres agricoles de la Plaine de France feront place à des pistes de ski et de luge. Mais lors du « débat public », convoqué dans le cadre du grand projet imposé EuropaCity, et qui se déroulait jusqu'au 30 juin 2016, ce n'était pas

l'autonomie alimentaire ou la surconsommation d'énergie qui préoccupaient, mais bien la question de l'emploi.

Je revenais du travail — Personne ne m'attendait — J'abandonnais mon travail — Et quelqu'un survenait — Je reprenais mon travail — Ce quelqu'un s'emportait — Je revenais du travail — Et seul me retrouvait (...) Qui maintenant m'attend — Et m'attendra longtemps — Qui maintenant m'attend — Et m'attendra longtemps (...). Dominique A^{15} .

« Pourquoi y a-t-il des pauvres plutôt que rien ? » Interroge Nathalie Quintane :

C'est le chantage à l'emploi, comme travail précaire bien entendu, qui est mis en avant lors des concertations publiques autour des grands projets urbains imposés, comme à Roybon. Ce ne sont pas les zones humides, la biodiversité ou même, la beauté des arbres qui prévalent dans ces concertations, pas même l'eau pure qui sort des puits gratuitement, mais le travail.

« Difficile à comprendre, difficile à *cerner*. Cerner le peuple, comprendre, par exemple, pourquoi il vote à droite alors qu'il devrait voter à gauche (*mais quelle gauche?* est une question), est une occupation des classes supérieures et une inquiétude (une angoisse) des moyennes, et si prégnantes toutes les deux, si exposées, que je me demande comment elles pourraient bien faire pour ne pas être, aussi, le souci, sinon l'obsession, des subalternes elles-mêmes. Moins sous les espèces de : Qui sommes-nous ? que sous celles de : Pourquoi sommes-nous ? Pourquoi y a-t-il des pauvres plutôt que rien ?¹⁶ »

Dans les pays développés, le nécessaire était, théoriquement, garanti par les modalités du système de classes, c'est-à-dire inéquitablement et hiérarchiquement distribué. Aujourd'hui, le paradoxe fait que, dans nos « villes », plus on construit et plus il est difficile d'y loger.

¹⁵ Extrait d'une chanson : Le travail.

¹⁴ A Gonesse dans le Val-d'Oise.

¹⁶ Nathalie Quintane cité plus haut.

Pas de conclusion



Nous qui cherchons encore qui nous sommes — Nous qui cherchons quoi faire — Nous qui cherchons un amour, un toit, un salaire — Nous qui rejetons le monde du travail tel qu'il est, — Ou qui le subissons, ou qui l'avons toujours refuser — Nous qui résistons comme nous le pouvons — (...) Nous qui rêvons d'autonomie ¹⁷.



(...) Nous qui tournons en rond dans la nuit — Nous qui tournons en rond dans nos têtes — Nous qui tournons en rond dans nos choix — Nous qui tournons en rond dans nos vies — Nous qui n'arrivons plus à dire nous 18.

Ce *nous* qui évoque le couple, l'amitié, la société. Ce *nous* qui, à l'ère des morbides réseaux sociaux, de l'individualité forcée et de l'éclatement des liens collectifs perd peu à peu son sens. Dans l'abîme, voguons ! L'abîme libre, l'infini sont devant nous.

¹⁷ Extrait d'une chanson de Michel Cloup, *Nous qui n'arrivons plus à dire Nous*. Sur les mouvements sociaux de 2016.

¹⁸ Michel Cloup, cité plus haut. Kasimir Malévitch, artiste de l'avant-garde artistique et politique révolutionnaire russe, dissoute, persécutée et assassinée par Staline. Carré blanc sur fond blanc, 1918. Photo, Paris 2016.



Et nous avons dansé sur les ruines du vieux monde¹⁹.

Être, avoir lieu, acter notre présence à nous-mêmes, les communs, une zone à défendre. Les assemblées de luttes reprennent : L'A45,

Bure, Notre-Dame-des-Landes, No-tay, Calais, Vintimille, Contre le travail et son monde, etc...

Les assemblées de luttes auront lieu tel jour...
auront lieu tel jour...

auront lieu tel jour...
auront lieu tel jour...

Surgissons!

« Quelque chose en effet avait changé — On dit c'est le calme avant la tempête mais ça n'existe pas —Y a pas de calme avant la tempête — C'est soit le calme soit la tempête — Ou alors c'est le début de la tempête ». Arnaud MICHNIAK - N.A.M. (Niveau d'Alerte Maximum)

Est-ce un début ou une fin ? Une chose est certaine, ça ne peut être une fin ! Et il ne faut pas y voir ici une succession de mouvements séparés, mais bien un mouvement général dans toute son ampleur, dans le temps et l'espace, *le monde entier dans un fragment*, où les occupations de places, les blocages, les quartiers populaires en lutte comme zone à défendre, les nuits debout n'en sont que l'un des moments, où le mouvement global des zones à défendre urbaines et rurales, porte un projet de sécession envers le monde tel qu'il est et tel qu'il nous nie.

Lyon août 2016

_

¹⁹ Scènes de la démolition du mur de l'ANDRA en forêt de Mandres-en-Barrois, les 13, 14 et 15 août 2016. https://paris-luttes.info/et-nous-avons-danse-sur-les-ruines-6573

- Suite, document connexe voir pdf : 1- *No-Tav*. Echos de Lyon et de Milan,2012-2014 2-Matériaux pour échapper en commun à la métropolisation du monde